

Après un séjour de six semaines à Valpenas, le marquis partit, sans dire à personne où il allait.

Seule, Rosina Balti savait que son maître se rendait directement à Paris.

Huit jours après, elle quittait à son tour le château et partait pour la capitale de la France, où elle allait remplir les fonctions de femme de charge auprès de Mme la générale de Vaclair.

V.—CHEZ LE GÉNÉRAL DE VAUCLAIR

Le général Jacques de Vaclair demeurait rue des Pyramides près de la petite place où se dresse une statue équestre de Jeanne-d'Arc, la grande Lorraine.

Après de brillants états de service, atteint par la limite d'âge, le général de Vaclair, grand-officier de la Légion d'honneur, avait été mis à la retraite.

Mais il était encore très vert et disait que si la France avait un jour besoin de lui, il serait prêt à reprendre son épée.

Tous les matins, les promeneurs du Bois de Boulogne et des Champs-Élysées se retournaient pour regarder ce beau vieillard qui, toujours droit sur sa selle, parcourait la belle avenue et les allées du Bois en écuver consommé.

Avec une ponctualité mathématique, il réservait chaque jour quelques heures à des études militaires qui devaient être la base d'un important ouvrage.

Mme de Vaclair avait été autrefois remarquablement belle et avait eu de grands succès dans le monde. Mais depuis la mort de sa fille et cette suite de malheurs qui avaient frappé son gendre, elle ne recevait plus et se renfermait dans un cercle de relations intimes.

Ceux qui l'approchaient rendaient hommage à sa bonté et à l'aménité de ses manières. On vantait sa générosité, et, quoiqu'elle n'en fit point parade, on savait très bien qu'elle consacrait beaucoup de son temps et une grande part de sa fortune à venir en aide aux malheureux.

Un matin, en rentrant de sa promenade habituelle, le général trouva dans son cabinet de travail le marquis de Mimosa qui l'attendait.

Le marquis était à Paris depuis deux mois déjà. Suivant les conseils que lui avait donnés le comte de Corello, il n'avait pas cru devoir accepter l'hospitalité de son beau père et de sa belle-mère mais il les voyait souvent et deux autres fois dans la semaine, il dînait chez le général.

Il demeurait à l'hôtel Maurice, où il avait loué au mois un petit appartement de trois pièces et où il n'était connu que sous le nom de don Ramon Albarès. Mais chez le général où, en dehors de l'intimité, on l'appelait également don Ramon, les domestiques savaient très bien qu'il était le marquis de Mimosa, le gendre du général.

—Est-ce que m'attendez depuis longtemps ? demanda le général en serrant la main du marquis.

—Depuis un quart d'heure à peine.

—Est-ce que Mme de Vaclair n'a pas pu vous recevoir ?

—On m'a dit qu'elle était dans sa chambre avec une ouvrière, une jeune fille ; je n'ai pas voulu qu'on la dérangerait, et elle ignore que je suis ici.

—Eh bien, mon ami, quelles nouvelles ?

—Hélas toujours rien.

—Pas le plus léger renseignement ? fit le général en hochant la tête.

—Vous savez toutes les démarches que j'ai déjà faites ; le préfet de police, l'ambassadeur d'Espagne, le chef de la Sûreté sont toujours disposés à me seconder. Mais aucun indice... Que peut-on trouver quand on cherche dans la nuit.

—C'est vrai, mon cher marquis ; hélas ! oui, les chances de succès sont bien faibles. Qui sait même si la pauvre enfant est encore vivante ?

—Mon père, répondit vivement le marquis, je croirai que ma fille existe tant que je n'aurai pas sous les yeux la preuve de sa mort. Accusez-moi de folle obstination, dites que c'est de la superstition, il y a dans mon cœur une voix qui me dit qu'elle est encore de ce monde.

Souvent, pendant la nuit, j'ai des visions et Thérèse m'apparaît dans l'éclat de ses dix-huit printemps, rayonnante de beauté, comme sa mère.

—Mais, mon ami, nous croyons aussi, Mme de Vaclair et moi, que notre chère enfant n'est pas morte ; seulement... comment la retrouver.

—Ah ! si je le savais s'écria le marquis en appuyant la main sur son front.

Après un silence, il continua :

—Mais aucun échec ne découragera ma persévérance ; tant qu'il me restera un souffle de vie, je poursuivrai mes recherches. J'ai, vous le savez, des émissaires intelligents qui parcourent le midi de la France.

Une fortune est assurée à celui qui retrouvera ma fille. Mon père, j'ai confiance en Dieu, il me dédommagera un jour de tout ce que j'ai souffert.

—Oui, mon brave marquis, le courage que vous avez montré au milieu des plus cruelles épreuves mérite une récompense.

Le général qui, comme sa femme, ne s'était jamais consolé de la perte de sa petite-fille, aurait voulu parler d'elle encore, mais il craignait d'augmenter la douleur du marquis en s'appesantissant sur ce pénible sujet.

—Vous ne savez toujours pas si votre cousin, don Antonio de Villina, est en France, à Paris ? dit-il, changeant la conversation.

—Sa présence à Paris n'a été signalée nulle part ; que m'importe après tout ce misérable ? il ne mérite pas que je pense à lui.

—Sans doute, mais vous ne devez pas oublier que vous avez en cet homme un mortel ennemi.

—Que pourrait-il encore tenter contre moi, quand il a tout intérêt à se faire oublier ?

—Heu, heu ! fit le général.

Le marquis avait cette suprême insouciance de ses ennemis qui, dans l'histoire, a été fatale à tant de personnages avertis, comme lui, d'avoir à se tenir sur leurs gardes.

Ils continuèrent à causer, et le marquis, sollicité par son beau-père, lui raconta sa conversation avec la reine régente d'Espagne.

Pendant ce temps, Emilienne, la jolie dentellière, causait avec la générale de Vaclair, qui l'avait reçue dans sa chambre.

La jeune fille s'était présentée, répondant à la gracieuse invitation que lui avait fait la générale de venir la voir. Elle était vêtue avec sa simplicité habituelle, mais toujours gracieuse et divinement jolie sous son modeste costume.

Mme de Vaclair était venue à sa rencontre avec un sourire encourageant et lui avait mis un baiser sur le front.

—Ah ! vous n'avez pas oublié votre promesse, dit la générale ; je suis charmée de vous voir.

Elle fit asseoir Emilienne.

Celle-ci ouvrit le carton qui renfermait la riche et précieuse dentelle que la générale avait portée elle-même à la jeune ouvrière.

—Voyez, madame, dit Emilienne, faisant voir la dentelle dépliée, j'ai fait de mon mieux pour que vous soyez satisfaite.

—Ah ! ma chère enfant, mais il est merveilleux le travail que vous avez fait là ! Cela tient du prodige... Je défie l'œil le plus expérimenté de découvrir une différence entre l'ouvrage de vos doigts et le travail primitif.

Elle prit la pièce de malines, s'approcha de la fenêtre et l'exposa en pleine lumière pour mieux l'examiner.

—Oui, reprit-elle, c'est merveilleux, un prodige d'habileté ; je n'aurais jamais cru qu'on pût à ce point faire illusion ; voilà une véritable œuvre d'art. Aussi, je vous dois beaucoup d'argent.

L'ouvrière était toujours embarrassée quand il s'agissait d'établir le prix de son travail, basé surtout sur le temps employé. Mme Martinet ne cessait de lui reprocher de ne pas savoir se faire payer convenablement.

Timidement, elle fixa un prix et crut voir sur le visage de la générale une expression d'étonnement.

—Madame, fit-elle doucement, si vous croyez que c'est trop...

—Trop ? Mais, ma chère enfant, ce travail vaut plus du double de ce que vous me demandez... Par exemple ! si vous êtes toujours aussi modeste, vous ne ferez jamais fortune. Allons, ne rougissez pas ainsi, je comprends que, pour une nature délicate comme la vôtre, la question d'argent soit toujours un ennui. Mais c'est bien, ma chère mignonne, ma femme de chambre vous portera demain la somme qui vous est légitimement due.

Elle reprit place dans son fauteuil qu'elle rapprocha de celui de la jeune fille.

—Lorsque je vous ai quittée l'autre jour, reprit-elle j'avais encore beaucoup de choses à vous dire ; vous avez bien quelques instants à me donner, n'est-ce pas, mon enfant ?

—Oui, madame ; oh ! vous êtes vraiment trop bonne.

—Emilienne, vous êtes une véritable magicienne ; on m'avait bien dit que l'on ne pouvait vous voir ni vous entendre sans éprouver un charme irrésistible. A première vue vous m'avez séduite ; votre petite chambre, avec des fleurs sur la cheminée, m'a fait l'effet d'un sanctuaire ; tous les détails de l'ameublement m'ont relevé la distinction d'idées et de sentiments que je devinais chez celle qui l'habitait.

Puis, en entendant votre voix, en examinant votre charmant visage, je fus tout de suite attirée vers vous et je me sentis intéressée à votre existence. C'est que, voyez-vous, ma pensée se reportait sur une autre qui a occupé, qui occupe toujours une grande place dans mon cœur.

Les yeux de Mme de Vaclair s'arrêtèrent avec une expression de profond attendrissement sur Emilienne, puis, inconsciemment, se tournèrent vers un tableau suspendu au-dessus de la cheminée.

C'était le portrait d'une belle jeune fille blonde, de quinze ans environ, un chef-d'œuvre d'un des meilleurs élèves de Ingres.